

DES  
CHUCHOTEMENTS  
D'ÉTERNITÉ



Marie Brunet

Des  
chuchotements  
d'éternité

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*« On ne voit bien qu'avec le cœur,  
l'essentiel est invisible. »*

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY

*« Les montagnes et les collines seront  
abaissées,  
les vallées et les ravins comblés.  
Ainsi sera aplani le chemin qui mène  
vers la lumière. »*

BARUCH



## MAUD

*M*a douce,  
Dans quelques jours, David et Bruno seront ici. C'est toujours à regret qu'ils reviennent d'Irlande. Savoir mes fils à Bethesda sous votre protection me libère l'esprit à chacun de mes défis alpins. Cette fois, pourtant, j'ai cru qu'il me faudrait m'incliner devant le Pelvoux. Combattre une angine au lit sous forte dose d'antibiotiques n'est pas la meilleure façon de se mettre en jambes ! Éric et Armelle Mareuil, mes habituels compagnons de cordée avaient donc, sans moi, effectué des randos d'entraînement avant de tenter et de réussir l'ascension de l'Olan avec Norbert notre fidèle guide. Ils ont regagné Nantes. Par trop frustrée et pour quelques jours encore à la Chapelle, je décidai, me sentant mieux, de ne pas repartir sans le souvenir d'un sommet.

Quand après les narcisses et les trolls nous avons atteint le palier des gentianes et du lys martagon, je n'avais pas encore de souffle. Plongeur ascensionnel, Norbert attirait mon attention d'un mouvement du menton ou d'un pointement de doigt. Sans rompre le silence ni le rythme, il m'indiquait au passage des anémones dans une faille, des brins de gènepi ; au loin, un chamois isolé, une menace d'orage. Rien qui échappe à son acuité montagnarde. Une aisance innée autorise son regard à flâner quand ceux de ses clients sondent le sol en quête d'équilibre. La sente, bien dessinée entre les rhododendrons, s'est estompée dans les éboulis. J'y doublais les cairns, indifférente, sans y ajouter ma pierre, trop préoccupée de stabiliser mes semelles. Aux premiers névés mon pas n'avait pu encore se régler sur celui de mon guide. Du village d'Ailefroide au refuge du Sellé, nous avons mis cinq heures. Norbert a grimacé de mécontentement et lancé, un peu sèchement : « Dîner rapide, la nuit sera courte. Départ quatre heures trente. »

*Au réveil, j'étais près d'abandonner. Si une simple marche d'approche m'avait, à ce point, harassée, qu'en serait-il d'Ailefroide oriental ?*

*La réponse ne se fit pas attendre.*

*Nous avons attaqué une succession de vires, où nos frontales évoluaient comme de joyeuses lucioles. Le jour s'établit à l'arrivée au glacier.*

*Cramponnage et encordement me permirent de récupérer discrètement. J'étais déjà épuisée. Norbert m'imposait d'avancer lentement mais régulièrement. Je me frottai le visage avec de la neige. Je devais avoir l'air d'une loque. Fourbue et nauséuse, je croquais tous ce qui me tombait sous la main dans mes poches accessibles : sucre, pruneaux, barres de céréales. J'en étais à la troisième Sportenine. Mes jambes ne m'obéissaient pas et, aux changements de pied dans les lacets que traçait Norbert pour atténuer le dénivelé, je m'empêtrais comme une novice dans mes anneaux. Jamais je n'avais connu, en montagne, si piteuse condition physique. J'ai été jusqu'à suggérer à mon guide que nous pourrions faire demi-tour. Il m'a rappelé sèchement que nous étions sur un glacier et m'a joué l'un de ses petits airs de flûte favoris. (C'est ainsi qu'il nomme ses coups de gueule.) C'était exactement ce qu'il me fallait. J'y ai puisé un regain d'énergie. Le froid dans mes veines s'est atténué. Mes tempes ont cessé de tambouriner et moi de geindre bêtement. J'ai enfin aspiré par le nez, soufflé à fond et positionné solidement mes crampons. Un retour de forme auquel je ne croyais plus. De si bas que j'étais partie, il n'y avait que Norbert pour me penser capable de ressources.*

*La pente s'est accentuée.*

*Après trois antécimes qui mirent mon moral à rude épreuve, le sommet, qui frôlait les quatre mille, m'assaillit par surprise. Dans l'immensité enveloppante, nous ne fîmes plus que deux humbles humains, ni pro, ni bleu, juste parvenus au bout de l'effort, soudés par une joie unique et des embrassements libérés.*

*Cependant, l'heure inquiétait Norbert. Il a rompu le charme : « On est tard. Ça chauffe. Avale juste quelques vivres de poche. On repart. » L'idée de protester ne m'est pas venue. En contrebat, hors des dangers, nous avons festoyé royalement avant de regagner le Sellé. Heures indicibles que celles du refuge au soleil déclinant. Le boire frais ou chaud,*



*urgent, luxueux. Les pieds qu'on délivre. Le corps qui se décrispe, s'engourdit, s'oublie à la tiédeur de la pierre ou du bois. Le regard qui s'attarde sur les hauteurs d'où l'on vient, où l'on va, la pensée qui vagabonde, l'esprit qui s'ensommeille le temps que l'ombre arrive, que le frisson nous rentre. Les langues se délient aux prodiges culinaires de certains gardiens, le ton monte à l'évocation des courses, exclamations et rires fusent, avant que les premiers couchés ne forcent à feutrer l'ambiance et ne donnent l'exemple d'une sage résolution. Ce en quoi ils sont rapidement suivis de tous, à l'exception de quelques guides aguerris dont les plus familiers rejoignent le gardien en cuisine pour la traditionnelle dégustation de génépi. Dans les refuges de faible capacité où coin cuisine, repas et couchage ne font pratiquement qu'un, j'aime à m'endormir harassée mais tranquille dans les sons étouffés de leurs voix. Je ressens qu'ils sont le lien entre ce haut royaume et le monde d'en bas. Quand l'aménagement ne prévoit pas un espace réservé aux guides, Norbert prend d'autorité un matelas contre la cloison et souvent je me place à son côté.*

*Mon sommeil n'est jamais assez profond pour que m'échappe le moment où il vient s'allonger à plat dos, mains croisées sur son ventre et celui, presque simultanément, de son endormissement. C'est là encore, chez lui, le fruit d'une longue expérience. J'en profite pour me rapprocher et lui voler de sa chaleur sans qu'il sourcille moindrement.*

Anne m'affirme que les nuitées dans ces conditions ne la dérangent en rien et que la mixité ne lui pose aucun problème. Je veux croire que son attitude n'est pas de nature équivoque, mais je me dis qu'il y a en elle de quoi troubler les pensées de ses compagnons de couchage. Pour être alpiniste on en est pas moins homme et le quasi-mépris de Philippe pour la passion de sa femme pourrait bien refléter quelque jalousie. Par ailleurs, je n'imagine pas mon beau-frère dans cette promiscuité. Les odeurs confinées, les ronflements l'insupporteraient à l'excès, la diversité recluse, incontournable des individus ne manquerait pas de lui inspirer des réactions épidermiques et le brassage social de l'enfermer dans les clivages de sa mentalité sélective. Il se trouverait à coup sûr, chez l'un ou l'autre des participants, quelque comportement pour l'irriter ou une disgrâce physique pour agresser son œil d'esthète au point d'éclipser, dans son esprit, la beauté primordiale de la montagne.

Je dois avouer, à sa décharge, que ma sœur s'est trouvé là un domaine de prédilection inaccessible, dans tous les sens du terme, à la plupart des amis de leur couple. Si je me réjouis qu'elle dépasse les préjugés pour accéder à l'insolite, j'admets qu'on puisse lui opposer incompréhension et critiques.

*... Norbert siffla doucement à mes oreilles.*

*L'objectif du jour était le refuge du Pelvoux par la brèche de Sialouse. Bien que sans grande énergie et courbatue, il n'était plus question pour moi d'abandonner. Je ne m'habitue pas à ces départs obscurs. J'en redoute le rituel, l'enchaînement des automatismes, les gestes incommodes : chercher mes vêtements à tâtons tant par économie de piles que pour ménager ceux qui dorment encore, ceux que leur course autorise à un plus long sommeil. M'habiller sans mettre rien devant derrière ni à l'envers. Éviter les grincements et les froissements intempestifs que le silence clausttral renvoie à la puissance dix. (J'ai appris, à mes dépens, que le zip trop brusque d'une fermeture à glissière réveille plus sûrement le dormeur en refuge qu'un décollage de Boeing au Sofitel de Roissy.) Cela fait, plier les couvertures, me résoudre à quitter ma couchette, raide et gourde, sans bruire ni pester, regrouper mes affaires, avaler, sans appétit, un petit déjeuner béton que la raison oblige et qui me gargouille aux entrailles. Attendre, frigorifiée, mon tour devant les tinettes, le temps de juger insensée ma présence à cette altitude quand mon horizon familial s'étend au niveau de la mer. Plus tard, d'humeur maussade, collée aux talons de celui qui me précède, le regard rivé sur la pastille lumineuse tombant de ma frontale reste encore à refouler l'angoisse que m'inspire l'invisibilité environnante.*

*Ce matin-là, à la brèche, nous avons quelques minutes d'avance sur le soleil. Le miracle s'est opéré sous nos yeux reposés. Chaque fois que je vois s'embraser les cimes, une joie ineffable m'envahit. Ma respiration prend de l'amplitude, mon regard s'agrandit, s'éblouit. Je pense aux miens là-bas, dans leur nuit qui se prolonge, et je souhaite que les pénètre un peu de ce bonheur trop prodigieux et vaste pour moi seule.*

*Sur le glacier, les crevasses se sautaient aisément là où les ponts inspiraient de la méfiance. Le regard saisissait au vol un peu de bleu profond pourfendant le blanc. Nous avons piqué sur le refuge du Pelvoux, sans que je me sente fatiguée.*

*Le lendemain fut une autre histoire !*

*Le Coolidge passé, Norbert m'entraîna, au petit trop, sur la traversée des Violettes. Sa montre lui indiquait une heure à laquelle les glaciers deviennent chatouilleux, où pauses et péripéties sont à proscrire. J'ai basculé en confiance dans le premier puis le deuxième rappel amorçant la descente. Je me demande, parfois, jusqu'où me conduira cette confiance.*

*Après la barre rocheuse, un replat coupait un couloir avalancheux sous le glacier en surplomb. La photo que je joins parmi d'autres à ma lettre montre bien cette grosse lèvre gercée d'où chutent régulièrement pierres et séracs, certains monumentaux. Une vision hallucinante, paralysante, de laquelle tendaient à me détourner les ordres brefs et claquants de mon guide : « Désencorde-toi et fonce. Vise le cairn, c'est au plus étroit. »*

*Cet apparent sauve-qui-peut te surprendra, sans doute. C'est en réalité une méthode, et la seule applicable dans ce type de danger intermittent. Les risques s'en trouvent divisés. La mobilité et la célérité individuelles garantissent la sûreté collective. En conclure que c'est « chacun pour soi et Dieu pour tous » serait un mauvais raccourci que dément la suite des événements. Au top, je me suis élancée. Je n'avais pas franchi la moitié du parcours que mû par des signes annonciateurs, Norbert s'est précipité vers moi. Il m'atteignit, à l'instant précis où parvint à mes oreilles un long craquement, presque une plainte. Là-haut, un bloc se détachait.*

*Un bruit d'explosion a couvert mon hurlement, aussitôt suivi d'un grondement d'enfer. Dans son élan, il m'a tirée par la manche dans une course folle. J'avais les bronches en feu. À l'abri, j'ai ri nerveusement de ma frayeur tandis que nous isolait un gigantesque poudroissement. Nous sommes demeurés là quelques temps silencieux avant que nous gagne l'euphorie et que nous poussent des ailes dans les vires interminables de la descente.*

*Je me réjouis que John se soit si bien remis de cette sciatique aiguë. Embrasse-le pour moi. Tendresses.*

*Anne*

J'aime à relire, au hasard, l'une des multiples lettres que je reçois de ma sœur résidant en Bretagne. Elles sont, avec mes pensées pour John, depuis décédé, mon plus précieux trésor. Amassées pêle-mêle au fil des ans dans un coffret en bois d'ébène satiné, elles me procurent infailliblement des émotions toujours renouvelées.

Celle-là remonte au temps béni de Bethesda. Je me souviens de la peur rétrospective que m'inspira ce récit. Il me laissait entrevoir les dangers encourus en montagne. Avec l'habitude, je me suis dé faite de mes craintes. Il n'empêche, qu'aujourd'hui, je m'impatiente d'être sans nouvelle d'Anne que je suppose arrivée en Haute-Savoie. Elle y vise, cette fois, ni plus ni moins que le toit de l'Europe par l'aiguille Bionnassay.

Ce matin, j'ignore encore si son projet s'est concrétisé ou si les conditions lui furent défavorables. C'est inhabituel, pressée qu'elle est généralement de me transmettre ses impressions. J'en conclus que la montagne l'accapare et que le temps lui manque. Elle n'en aura que plus long à m'écrire.

Rassérénée par cette perspective, j'observe Pamima qui dérange Astruc dans son sommeil, avec une obstination comique. Elle guette le moindre tressaillement du terre-neuve pour lui sauter à la truffe, les pupilles dilatées d'excitation mais la patte de velours. Le chien émet un grognement en soulevant une babine tremblotante. La chatte fait mine de s'en effrayer, le dos rond, son pelage tricolore hérissé, la queue en tire-bouchon. Dans sa fausse hâte à s'enfuir, elle dérape vers une cachette et attend, tortillée d'impatience, que le souffle d'Astruc rede-vienne régulier. C'est alors qu'elle avance à lents pas félins, ventre au sol, avant de bondir à nouveau, insolente de jeunesse. Respectueuse du repos de mon vieux compagnon, je sonne James et le prie de jeter dans le parc cette boule de poil survoltée. Le jeu est à ce point quotidien que Pamima vient à lui en ronronnant. Il l'emporte dans ses bras, avec des précautions de nurse. Peu après, à travers les vitres biseautées du bow-window, je le vois la déposer sur la pelouse, observer un instant ses ébats, puis emprunter la grande allée en direction de la grille laquée de noir. Le facteur qui se disposait à glisser le courrier dans la boîte fixée aux barreaux attend l'arrivée de James, trop content de trouver à qui parler dans cette partie du Kildare assez isolément habitée. Nombre de demeures à l'âme triste, implantées sur de vastes terres, ne s'ouvrent

qu'aux week-ends, à quelque réception familiale ou mondaine. Je n'ai de voisin qu'à plus de trois miles et d'amis qu'à Dublin.

Le Seigneur s'est opposé à ce que je suive mon époux dans la mort. Il n'a pris de moi que les membres inférieurs. Un témoin dit avoir vu notre voiture effectuer une longue trajectoire dans l'espace avant de s'écraser à des mètres de l'impact. Alors que John s'agrippait au volant, j'ai jailli du toit ouvrant à la manière d'un projectile et sans doute étais-je indemne jusqu'à la retombée brutale qui me brisa deux vertèbres lombaires. J'ai depuis longtemps pardonné à ceux qui évoquèrent ma « chance » dans cet accident tandis que la paralysie me gagnait et que John se mourait dans un service de soins intensifs.

En vérité, il me manque à hurler. Nous avons tant à nous dire, à partager, à en rire. Jusqu'aux silences qui nouaient nos pensées. Nous vieillissions sereins, épargnés et conscients de l'être, récoltant le bon grain d'une vie semée sans ivraie et dont rien n'assombrissait le déclin.

« Pourquoi ne reprends-tu pas un appartement à Dublin ? » me demandent fréquemment mes amies qui y résident. Je ne réponds plus renonçant à expliquer que le manoir me convient, qu'il est le seul prolongement possible de l'amour qui m'unissait à John, que si j'ai le regret d'un temps qui n'est plus je ne cherche nullement à l'oublier. Au sein de ses murs épais, contrairement à ce qu'affirmait Byron, le souvenir du bonheur est encore le bonheur.

James entre, un mince sourire aux lèvres. Il s'incline pour poser à portée de mon fauteuil d'invalides le petit plateau destiné au courrier. Précédemment au service de mes beaux-parents, il allait de soi qu'à leur disparition il resterait en place au côté de Mary la cuisinière. Gardiens de Bethesda, ils y ont attendu que le temps soit venu, pour John et moi, de quitter définitivement la France.

Mary a récemment pris sa retraite dans le Connemara où elle a vu le jour. La jeune Kathleen tente, assez vainement, de la remplacer. J'accepte ses puddings pitoyables, ses pies desséchés, ses chutneys insipides et ses viandes délavées car sa fraîcheur et sa bonne volonté ont su me conquérir. Le majordome, quant à lui, tiendra sans faillir la promesse faite à John de veiller sur moi. Son attachement discret m'est précieux.

— Milady va être contente.

— James !

Huit années de veuvage ne sont pas venues à bout de ce titre à la troisième personne par trop anglais et pour moi dénué de signification depuis que John n'est plus. James a soixante ans, mon âge au jour près. Lui et moi avons sur John deux décennies de retard. Il a de l'absent la haute taille et la silhouette mi-rigide, mi-flegmatique. J'en ai fait mon nouveau partenaire aux échecs, il s'y montre fin joueur. En toute saison, matin et soir, j'effectue sous sa poussée le tour du parc. Il s'arrange pour en diversifier le trajet. Des serres à la roseraie, du verger au potager, rien d'inexploré, rien qui me lasse. J'ai en mémoire, si précis, le bruit de mes pas rythmés sur ceux de John. Souvent Kathleen nous accompagne. Remplissant de bonne grâce le rôle secondaire de gouvernante, elle égaie nos promenades de ses réflexions fantaisistes et de son rire tintinnabulant. Vent, pluie, soleil de plomb ni grêle ne nous arrêtent. Nous possédons une extraordinaire panoplie d'accessoires destinés à affronter les intempéries, dussions-nous prendre, parfois, des allures quelque peu clownesques comme celle que me procure l'immense cape en plastique transparent qui m'englobe, fauteuil inclus, de la tête aux pieds tel un poisson rouge dans son bocal. Je dois à ces sorties de ne pas m'étioler. D'allée en allée, nulle forme géométrique parfaite mais un harmonieux fouillis, où les verts et les couleurs se côtoient sans brusquerie. De volumineux massifs, sous l'effet d'un dégradé subtil, coulent comme lave en fusion vers les pelouses qu'ils lèchent à grands coups de langue rose ou carminée. À l'orée des espaces boisés, les tapissantes grignotent le gazon en une frise erratique.

Cette année, aux éricacées explosées dans une nature quasi hivernale ont succédé les cytises et autres papilionacées. Puis, tour à tour, en dépit du faible ensoleillement printanier, les seringas et les lilas à grappes odorantes, les familles de campanulacées et des bulbeuses, les églantiers, les pavots diaphanes. Des colonies de lupins, des volutes d'iris ont discipliné les touffes de pivoinies échevelées avant de s'anéantir aux feux de l'été survenus sans prémices. Dès lors on a pu voir, précipitées, simultanées, l'éclosion des mamelons de renoncules, des hordes de marguerites, celle de somptueuses inflorescences sur les tulipiers et les magnolias, l'érection des glaïeuls aux lourdes hampes en épis... La froissure des trémières s'est élevée au-dessus des roses buissonnières, les grimpants ont étouffé leur treillis, ployé sous leurs

arceaux. Aux frontières de l'ombre se sont épanouis les corymbes étoilés des hydrangeas, les boules d'hortensias. Partout où le soleil se tient à distance, des débordements de bégonias et de pétunias, des petits cyclamens sauvages. En cette saison, le parc offre l'exubérance florale que devraient lui assurer jusqu'aux gelées les variétés tardives d'asters et de chrysanthèmes.

Selon le vœu de John le manoir est sans fleurs ou presque. Après avoir, quelque temps, regretté mes jardinières de géraniums à la française, je m'étais rangée à son point de vue. Il m'apparaît aujourd'hui que la glycine, la vigne et les quelques saxifrages discrètement rivées aux fissures de pierres grises en préservent plus sûrement le caractère. La façade gothique s'élève, de la sorte, avec juste assez d'austérité au-dessus des camaïeux d'or, de miel et de soufre, d'azur et d'indigo, de pourpre et d'orangé.

Ainsi perdure la vie à Bethsesda.

James s'est redressé. Il se reprend :

— Oh, pardon ! Madame... devrais-je dire, n'est-ce pas ?

Je le soupçonne d'avoir volontairement mis en évidence l'enveloppe affranchie de France où je reconnais l'écriture attendue.

À peine s'est-il retiré que me parviennent les miaulements frileux de Pamima. Je la devine, tassée derrière le vitrail ogival, à gauche de la cheminée, sa silhouette irisée brisée par la résille de plomb. James intervient et me pose peu après sur les genoux le chaton calmé. Le vent du nord souffle méchamment, ces jours-ci. Afin d'échapper aux griffes d'un froid aussi soudain qu'anachronique, la nature se recroqueville, se love du mieux qu'elle peut. Sous les nuées fuligineuses qui parcourent le ciel à vive allure, la végétation s'enroule, les fleurs crânent, fortes de se savoir en été. James a pris l'initiative de mettre le chauffage en marche. Je lui en sais gré.

Pelotonnée et ronronnante, Pamima m'imagine immobilisée pour le temps que durera la lecture du courrier. J'hésite à la contrarier en déplaçant mon fauteuil et fais à nouveau appel à James afin qu'il introduise un disque de son choix dans la chaîne située à l'autre extrémité du salon. Innombrables sont les disques collectionnés par John dont je partageais les goûts. Je les écoute avec un égal plaisir, diversement encline selon mon humeur au lyrisme et à la rêverie colorée des grands romantiques, au dépouillement ancien, à la rigueur classique ou à la